

les deux colonnes commandées l'une par le général Douay, l'autre par M. le colonel l'Hérillier.

La première colonne n'a rencontré aucune résistance et s'est établie au centre d'une contrée fertile, où elle va trouver des ressources encore abondantes, malgré les dévastations commises systématiquement par un ennemi qui ne craint pas, dans son aveuglement, de ruiner et d'affamer ses propres concitoyens.

La deuxième colonne, qui se portait sur San Andrés par la montagne, ayant surpris par une marche de nuit une grande garde ennemie, un peloton de chasseurs d'Afrique l'enleva avec une grande décision et lui prit des hommes et des chevaux... Le colonel, ayant continué sa marche, arriva au jour devant San Andrés, où il fut accueilli par une fusillade assez vive. La ville fut enlevée promptement par l'infanterie; l'ennemi au nombre de 5 à 600 hommes d'infanterie et de cavalerie, se mit en fuite; mais, poursuivi vigoureusement par les chasseurs d'Afrique, il fut bientôt atteint, et alors s'engagea un combat à l'arme blanche qui se termina par la déroute complète de l'ennemi, qui laissa bon nombre d'hommes et de chevaux en notre pouvoir, ainsi que des armes de toute espèce.

Après ce brillant fait d'armes, la ville de San Andrés a été occupée par nos troupes, que la population, fatiguée depuis longtemps des excès commis par les prétendus patriotes, a accueillies avec les cris de *Vive l'Empereur! Vive la France!*

Ces opérations préliminaires n'avaient pas principalement pour but de combattre l'ennemi, mais de nous procurer des approvisionnements, de rassurer les populations effrayées par les menaces des juaristes, et enfin de préparer la marche sur Puebla en menaçant l'ennemi par les deux routes qui, se réunissant à Amozoc, assuraient la concentration des troupes.

Les différents corps débarqués à la Vera-Cruz continuèrent leur marche sur Orizaba; peu de jours après, il ne restait dans les terres chaudes que ceux strictement nécessaires pour garder notre ligne d'opérations.

Afin de compléter l'occupation du plateau, il fallait assurer la tranquillité des environs de Jalapa, dont la possession dégageait la route de la Vera-Cruz à Orizaba et couvrait le flanc droit des colonnes françaises; le général mexicain Marquez, à la tête de 1,700 cavaliers et fantassins, vint rejoindre la brigade du général Bertier. Le 3^e régiment de zouaves arriva à Jalapa peu de temps après, et, le 10 décembre, le général de division Bazaine vint prendre le commandement des troupes qu'il devait conduire à Perote.

Cette ville, distante de Jalapa de 30 kilomètres, est située sur le grand plateau du Mexique, élevé de 2,100 mètres au-dessus de l'Atlantique et du Pacifique, qu'il sépare; mais pour le gravir, on ne rencontre point d'escarpement. Une large route bordée par une végétation luxuriante, monte insensiblement par une pente douce jusqu'au plateau.

La colonne dès sa première marche franchit San Miguel del Soldado, village connu par ses belles cascades et d'où l'œil embrasse un panorama admirable, aux horizons les plus étendus; elle atteignit ensuite Las Vignas, petit hameau sans importance, semé des deux côtés de la route, et après avoir traversé une hacienda d'une étendue considérable, elle parvint à Perote dont elle s'empara sans résistance.

La division Bazaine devait communiquer avec le gros de l'armée venant d'Orizaba, au point de jonction d'Amozoc; c'est dans cette ville, qui n'est qu'à 12 kilomètres de Puebla, que sont fabriqués les brides, les mors, les éperons, les harnais, dont s'enorgueillissent les cavaliers mexicains. Les avant-postes de la division Bazaine se reliaient sur la gauche à celle du général Douay, qui, campé sur le plateau d'Anahuac, se tenait sur la défensive, se bornant à protéger les récoltes et les villages qui l'entourent.

Le 18 décembre, une colonne sous les ordres du colonel Jolivet, du 95^e, partait d'Orizaba pour rejoindre le général Douay à Palmar en passant par Tehuacan; le général Jolivet les fit charger par un escadron du 2^e chasseurs d'Afrique et chargea lui-même à sa tête, en même temps qu'il faisait appuyer le mouvement de sa cavalerie par le reste de sa colonne. Poursuivi l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Tehuacan, et après avoir plusieurs fois cherché à se rallier, l'ennemi se mit en fuite et ne reparut plus. Dans cette affaire, qui fait le plus grand honneur au 2^e chasseurs d'Afrique, le colonel cite

comme s'étant plus particulièrement fait remarquer : M. le capitaine Jourde, M. le sous-lieutenant Redon, le maréchal des logis Magdeleine, le trompette Collet, blessé, le brigadier Lherbier, qui tint toujours la tête de la charge, enfin le chasseur Fauchies, qui tua un cavalier au moment où celui-ci tenait en joue son capitaine.

Le lendemain, la colonne prit possession de Tehuacan, que l'ennemi évacua après un échange de quelques coups de fusil, et deux jours après elle repartait pour Palmar.

Le 28, entre Jalapa et Puente National, trois compagnies du 62^e mirent en déroute des guérillas qui perdirent 50 hommes tués et un grand nombre de blessés.

L'extension des troupes françaises sur un vaste territoire, la facilité avec laquelle elles dispersaient leurs adversaires, firent croire un moment à un succès décisif. D'après les dépêches qui parvinrent en Europe au commencement de l'année 1863, Puebla avait été pris; 5,000 hommes de l'avant-garde française avaient suffi pour mettre en déroute 25,000 Mexicains commandés par Orizaga, et le général Forey, installé à Puebla, y attendait des renforts. Le télégraphe répandit la grande nouvelle d'un bout à l'autre de l'Europe, et un grand nombre de personnes y ajoutèrent foi comme elles avaient cru jadis à la prise de Sébastopol. Le journal *la France* alla même jusqu'à dire :

« Nous recevons, au moment de mettre sous presse, des informations personnelles qui confirment la nouvelle donnée par les dépêches américaines de la prise de Puebla.

« Le général Forey aurait tourné la position de Guadalupe et dirigé par le nord, contre la ville, une attaque de vive force qui a complètement réussi. Les troupes mexicaines, mises en déroute, se sont retirées dans la direction de la capitale.

« Les habitants de Puebla, soumis par les généraux mexicains au régime de la terreur, ont parfaitement accueilli les Français. Nous devons ajouter qu'aucune dépêche directe du général Forey n'a encore été reçue, mais que nous avons tout lieu de croire à l'exactitude de nos informations. »

Le *Moniteur officiel* se chargea de donner une leçon aux gens trop pressés :

« La nouvelle publiée dans les journaux d'hier, et annonçant l'entrée à Puebla d'une division de l'armée française, est la reproduction d'une dépêche affichée à la bourse de Boston le 6 janvier, et apportée par exprès à San Antonio; elle a été insérée dans un journal d'Austin (Texas).

« Cette nouvelle ne présente donc pas un caractère d'authenticité incontestable. Toutefois, comme elle provient de sources peu disposées à propager les succès des armes françaises, il n'est guère probable qu'elle soit sans fondement.

« Avant de publier des nouvelles qui peuvent être démenties par les faits, ne serait-il pas plus sage d'en attendre l'arrivée régulière et la confirmation authentique? »

Croire prématurément à la prise de Puebla, c'était ne pas calculer les obstacles qu'une armée pouvait rencontrer sur des routes presque impraticables, avec ses bagages et ses convois. 1,200 mules et 250 voitures étaient arrivées de New-York, 450 mules de Santiago; mais on en attendait encore 2,500 de Puerto-Rico et de la Havane. Le vent du nord qui soufflait avec violence interrompait les relations de la rade avec la terre, et retardait des débarquements nécessaires aux troupes. Les navires de commerce *Ossian* et *Lance*, frétés à Toulon par l'administration de la marine, étaient retenus à Sacrificios. Ce qui gênait les mouvements de l'armée, c'était aussi le nombre de ceux qui payaient leur tribut au climat meurtrier du Mexique. La fièvre jaune, comme nous l'avons dit, avait disparu à la fin d'octobre; mais les dysenteries et les fièvres pernicieuses faisaient de cruels ravages. Le capitaine Roussel, dont nous avons cité de nobles paroles, succomba au moment où il allait être promu au grade de contre-amiral. Le *Normandie*, qui avait tant souffert, fut confié au capitaine de frégate Olivier, pour être conduit aux Saintes. Le personnel militaire et administratif, dont la présence n'était pas absolument nécessaire à la Vera-Cruz, rallia le gros de l'armée expéditionnaire; la garde de ce point d'arrivée et de tous les services qu'on y avait concentrés demeura confiée aux troupes, aux officiers et aux chirurgiens de la marine. Afin de renforcer la garnison, le gouvernement français demanda au vice-roi d'Égypte la cession momentanée d'un régiment noir de 1,200 hommes, tout orga-

nisé avec ses officiers et sous-officiers. Les ouvriers domestiques ou soldats noirs, arrivés des Antilles, bravaient les épidémies, et il était vraisemblable que les soldats noirs du Caire échapperaient à l'influence des miasmes délétères. Saïd-Pacha, par un des derniers actes de son règne prématurément interrompu, abandonna 450 hommes dont il pouvait disposer et qui allèrent s'embarquer dans le port d'Alexandrie, à bord de la frégate la *Seine*.

CHAPITRE XVI

Conseil de guerre à la Vera-Cruz. — Les trois Dolorès. — Affaires de Tampico et d'Acapulco.

Ce n'étaient pas seulement les maladies endémiques ou épidémiques qui étaient à redouter sur les côtes mexicaines, une partie des habitants avait vu les Français avec satisfaction, une autre les avait acceptés, une troisième les repoussait et ne reculait même pas devant le crime. Un certain Manoël Gonzalez tenait un débit de vin et de liqueurs, où tous les soirs un sabbat mexicain faisait danser des singes au son de l'orgue; quelques femmes discréditées, appartenant à la plus basse classe, venaient danser dans ce bouge ces danses indigènes qui sont une combinaison de la cachucha et du bolero espagnol, avec la voluptueuse chorégraphie des habitants primitifs de la Tierra-Caliente. Trois canonniers français furent attirés dans le cabaret de Gonzalez, environnés de toutes les séductions imaginables et admirablement servis; quand ils sortirent l'hôte refusa de prendre leur argent; mais à peine furent-ils dans la rue qu'ils ressentirent d'atroces douleurs; ils se souvinrent alors qu'on leur avait donné des bouteilles particulières auxquelles les Mexicains n'avaient pas touché, et, rassemblant leurs forces, ils se traînaient au quartier de cavalerie où ils arrivèrent mourants; leur état pitoyable excita parmi leurs camarades une exaspération que les chefs eurent beaucoup de peine à réprimer.

La science sauva les trois artilleurs, qui furent bientôt en état de fournir des documents à l'accusation. Un conseil de guerre se réunit sous la présidence du lieutenant-colonel Mangin; le capitaine Barbe remplissait les fonctions de procureur impérial.

Sans attendre les poursuites, Manoël Gonzalez alla dans les montagnes se mettre à la tête d'une bande de guérillas, tous ses complices furent arrêtés et confrontés avec les victimes du guet-apens, des preuves accablantes s'accumulèrent contre eux, ainsi que contre une femme de quarante-cinq ans, Antonia Zamudio, qui avait préparé les boissons empoisonnées.

Le conseil de guerre condamna à la peine de mort Manoël Gonzalez (contumace), Bartolo Converas et Justo Pustos; à dix ans de travaux forcés, José Cormona; à cinq ans Roman Zamudio; Antonia Zamudio fut condamnée aux travaux forcés à perpétuité; une femme plus jeune, Dolorès Barajas, fut dix ans; deux autres, Dolorès Arellano et Dolorès Carrajal, furent acquittées; ces sirènes, dont les chants et les danses attirèrent l'étranger dans le bouge de Manoël, étaient appelées les trois Dolorès.

Des attentats non moins odieux étaient commis à Tampico, des officiers et des soldats français avaient péri sous le couteau de bandits traitreusement embusqués. Le colonel de la Canorgue, commandant de la place, fut obligé de faire afficher la proclamation suivante :

MEXICAINS.

« Depuis le jour où la ville de Tampico a été occupée par les troupes françaises, votre liberté, vos droits, vos familles ont été respectées, et notre conduite vis-à-vis de vous a été celle que nous devons tenir vis-à-vis d'une population que nous estimons et que nous estimerons toujours, quels que soient les dissentiments qui séparent aujourd'hui nos gouvernements.

« Néanmoins quelques assassins ont voulu s'honorer du nom de Mexicains pour assassiner mes soldats dans les rues. Les assassins n'appartiennent à aucune nation.

« En conséquence, tout individu qui sera arrêté en train d'assassiner ou voulant assassiner sera fusillé le lendemain matin. Tout individu qui lui donnera asile dans sa maison sera traité comme son complice et sera frappé de la même peine.

« Tampico, le 27 décembre 1862.

« Le colonel, premier commandant.

« Signé, A. CANORGUE. »

Les attaques ouvertes n'avaient pas été ménagées pendant le mois de décembre aux hommes du 81^e de ligne et au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique qui gardaient Tampico.

Le 12, les troupes mexicaines avaient reparu et enlevé quatre militaires aux environs de la ville. Le colonel de la Canorgue se hâta de lancer contre elles une colonne de cavalerie (3^e régiment de chasseurs d'Afrique) qui les atteignit, le 19, près d'Altamira, et les mit en déroute.

Pendant que notre colonne était à Altamira, des forces mexicaines assez nombreuses, et qui avaient de l'artillerie et de la cavalerie, se présentaient à l'improviste devant Tacapico, en débouchant par Pueblo-Viejo, village situé à six kilomètres de la ville.

Une colonne expéditionnaire du 81^e de ligne, sous les ordres du chef de bataillon Le Creurer, fut alors expédiée de Tampico, le 17 décembre, dans la direction de la Puerta. Un ordre général du commandant en chef de l'expédition du Mexique parle en ces termes de cette affaire, où le 81^e trouva une nouvelle occasion de se distinguer :

ORDRE GÉNÉRAL.

L'éloignement de Tampico et la difficulté des communications ont retardé jusqu'ici l'arrivée des rapports adressés au général en chef par le colonel commandant le 81^e de ligne, au sujet de plusieurs engagements qui ont eu lieu aux environs de Tampico dans le courant de décembre 1862; ce régiment, envoyé dans cette ville pour faciliter la livraison de moyens de transport qui devaient y être faits pour les besoins de l'armée, s'y est vu en quelque sorte bloqué par des forces ennemies considérables, et quoique sans autre cavalerie qu'un faible peloton du 3^e régiment de chasseurs d'Afrique, remontés avec des chevaux du pays, sans artillerie, il n'a pas hésité à attaquer des forces bien supérieures.

C'est ainsi qu'à la laguna de la Puerta, 4 compagnies du 1^{er} bataillon, sous les ordres du commandant Le Creurer, avec 20 chasseurs commandés par M. Jeantet, sous-lieutenant, ayant rencontré une troupe de cavalerie mexicaine, sous les ordres d'un chef redouté dans ce pays, le nommé Chino Gonzalez, le petit peloton de chasseurs se porta en avant et aborda l'ennemi avec une telle résolution, qu'il tourna bride et ne fut rejoint qu'après une course à fond de train de 4 kilomètres.

Alors se livra un combat corps à corps dans lequel bon nombre de cavaliers mexicains payèrent de leur vie leur rencontre avec nos chasseurs d'Afrique; leur chef, en outre, Chino Gonzalez, tomba entre nos mains grièvement blessé.

Les militaires du 3^e chasseurs d'Afrique, qui se sont particulièrement distingués dans cette affaire, sont : M. Jeantet, sous-lieutenant, qui devança beaucoup son peloton, se jeta avec bravoure sur les cavaliers ennemis; Michel, brigadier, qui a fait Chino Gonzalez prisonnier, au moment où, quoique blessé, il le menaçait de son revolver; Demonain, chasseur, qui a tué deux cavaliers au moment où l'un d'eux tirait sur M. Jeantet; Mignot, maréchal des logis.

Le 21 du même mois, le commandant Le Creurer, à la tête de 220 hommes de son bataillon, ayant dirigé une reconnaissance en avant d'Altamira, et obligé de traverser un fourré en quelque sorte impénétrable, se vit entouré par l'avant-garde d'un corps nombreux venu de 140 lieues de l'intérieur du Mexique, sous les ordres du général Campistran.

Dans cette position difficile, il eut à livrer plusieurs combats contre une série d'embuscades, qui offraient d'autant plus de périls que l'ennemi était partout et pour ainsi dire invincible.

Malgré ces circonstances défavorables et le nombre toujours croissant de l'ennemi, car le général Campistran lui-même était accouru sur les lieux à la tête de 350 de ses meilleurs cavaliers et fantassins, les Mexicains furent partout repoussés, poursuivis dans de brillants retours offensifs, et le détachement du 81^e entra à Altamira, n'ayant fait à peu près que des pertes insignifiantes par suite de la vigueur des attaques; tandis que l'ennemi a eu plus de 50 hommes mis hors de combat, dont 5 officiers tués et une centaine de chevaux tués, blessés ou pris; les jeunes soldats du 81^e ont montré dans cette circonstance une ardeur et un aplomb au-dessus de tout éloge; le général voudrait pouvoir citer tous ceux qui se sont distingués; mais ce serait citer le détachement en entier, il se borne à mentionner ici ceux qui lui ont été plus particulièrement recommandés, ce sont :

102000 2502

MM. Castaigne, lieutenant;
Cantin, capitaine;
de Revanger, sous-lieutenant;
Maître, sergent;
Poullain, voltigeur, que sa compagnie a elle-même signalé pour son brillant courage.

Delebeque, fusilier, et Haupaix, fusilier, qui a été blessé grièvement. Le général en chef a réservé une mention toute particulière pour le commandant Le Creurer, dont le sang-froid, l'énergie et les bonnes dispositions ont assuré le succès de ce combat dans un terrain des plus difficiles et contre un ennemi bien supérieur.

Enfin, le 22 du même mois, 600 hommes d'infanterie et 50 cavaliers qui occupaient le village de Pueblo-Viejo, sur la rive droite de la rivière de Tampico, et qui de là empêchaient les arrivages et gênaient les communications avec la mer, furent attaqués par 200 hommes du 81^e embarqués sur des canots et chaloupes à vapeur de la marine impériale.

L'ennemi, embusqué dans toutes les maisons du village, ouvrit un feu de mousqueterie des plus vifs sur ces embarcations qui y répondirent de leur mieux; mais, la nuit étant arrivée et le débarquement étant impossible, l'attaque, en choisissant un point de débarquement des plus favorables, fut remise au lendemain. En effet, le 23, les compagnies de la veille, renforcées de deux autres, débarquèrent à l'embouchure de la rivière qui joint la laguna à la rivière de Pueblo-Viejo, et marchèrent sur cette ville par le haut; mais l'ennemi ne les attendit pas, et fut inutilement poursuivi pendant 7 kilomètres.

Les compagnies du 81^e, embarquées le 22, ont fait preuve de sang-froid en restant pendant deux heures dans les canots exposés à un feu très-vif; elles ont eu 1 soldat tué et 11 blessés.

Le général en chef croirait manquer à son devoir s'il oubliait de mentionner ici les braves marins de la canonnière la *Lance*, qui, embusqués dans les canots de ce bâtiment, s'échouèrent à 100 mètres du rivage et appuyèrent la tentative de débarquement du feu de leur artillerie, en restant avec un courage stoïque sous celui de l'ennemi, qui leur tua deux hommes et en blessa neuf. Le général en chef s'est empressé de mettre sous les yeux de S. Exc. le ministre de la marine les noms de ceux pour qui des propositions de récompense lui ont été adressées, mais qu'il n'a pas pouvoir d'accorder. Les militaires du 81^e, qui se sont le plus particulièrement distingués dans cette circonstance par leur énergie et leur sang-froid, sont :

MM. Fischer, capitaine, et Rapatel, sous-lieutenant.

Mangeot, caporal.

Giraud, fusilier.

Bergeot, id.

Camorel, id.

Ces quatre derniers ont été blessés; le nommé Bergeot est mort des suites de sa blessure.

Le général en chef est heureux de témoigner, en finissant cet ordre au colonel de la Canorgue, toute sa satisfaction pour le bon esprit et l'ordre dont tout son régiment a fait preuve pendant son séjour à Tampico, où il s'est attiré la sympathie de toute la population, par l'exacte discipline qu'il a observée, le calme qu'il a montré devant plusieurs odieux attentats et le courage qu'il a déployé dans diverses rencontres avec l'ennemi.

Au quartier général à Orizaba, le 21 janvier 1863.

Le général de division commandant en chef,

Signé : FOREY.

A la première nouvelle de l'apparition des forces mexicaines, on avait rappelé notre colonne d'Altamira; elle put rentrer à Tampico le 23, mais non sans avoir essuyé en route quelques attaques, qui furent du reste facilement repoussées. On prit même aux Mexicains une soixantaine de chevaux.

Depuis ces rencontres, l'ennemi parut augmenter et ne laissa guère passer de jour sans tirer des coups de fusil. Aussi la garnison, qui devait être diminuée, reçut au contraire des renforts, et la flottille fut augmentée de deux canonnières.

Cependant une autre démonstration avait lieu devant le port d'Acapulco.

Acapulco, ville située sur l'océan Pacifique, dans l'État et à 280 kilomètres sud-sud-ouest de Mexico, jouissait autrefois du privilège de recevoir le fameux galion, qui apportait à Manille les différents articles de manufacture dont l'Espagne s'était réservé le droit de fournir cette contrée. Ce privilège

qu'elle devait à son port, l'un des plus beaux du globe, était du reste la source de toute sa prospérité. Le galion partait, en février ou mars, avec un chargement de cochenille, cacao, vin, huile, laine, dont la valeur, jointe à 1,250,000 francs d'argent monnayé, représentait environ 3 millions; il arrivait à Manille, prenait des mousselines, des calicots teints, des chemises de gros coton, de la soie écarlate, des bas de soie, de la bijouterie, des épices, et revenait à Acapulco au bout de trois ou quatre mois, à la faveur des moussons, qui commencent au mois d'août. Son entrée dans le port était bientôt connue de tous les marchands mexicains. Sa population s'élevait alors tout à coup à 8 ou 9,000, qui, aussitôt que les acquisitions étaient faites, s'empressaient de fuir l'air chaud et empoisonné d'Acapulco. Environnée de hautes montagnes de toutes parts, exposée à la chaleur étouffante de la zone torride, cette ville est à peine rafraîchie par le vent qu'y amène une coupure que l'on a pratiquée dans les hauteurs, du côté de la mer, et qui encore ne peut déplacer les miasmes pestilentiels d'un marais voisin, source permanente des fièvres dont les habitants et les étrangers sont les victimes. Si à cela on ajoute un sol exposé aux tremblements de terre, on conçoit qu'Acapulco ait dégénéré depuis que le galion ne s'y montre plus périodiquement; cependant, on y compte encore plus de 7,000 habitants, et un assez grand nombre de navires viennent mouiller dans son immense bassin, abrités contre les vents par de hautes montagnes.

Un habitant de cette ville, M. Ghilardi, avait, dans une correspondance, imputé des faits inexacts aux officiers et à l'équipage de la corvette la *Bayonnaise*.

Le 8 décembre se présentaient devant la rade la frégate la *Pallas*, l'avisé à vapeur le *Diamant*, les corvettes à voile la *Cornélie* et la *Galatée*. Peu après, une baleinière sous pavillon parlementaire apportait une lettre à l'adresse du gouverneur de la place, D. Diego Alvarez, fils du vieux proconsul de l'État de Guerrero, le général Juan Alvarez. Cette lettre, signée par le contre-amiral Bouet, était ainsi conçue :

« Monsieur, convaincu de la perturbation que causerait dans les relations commerciales une hostilité déclarée entre la division française et la place d'Acapulco, qui n'a pas les moyens de se défendre, je suis disposé à entrer en arrangement sous les conditions suivantes :

« Le général Alvarez démentira publiquement l'article mensonger sur la corvette la *Bayonnaise*, qui a été publié, au nom de M. Ghilardi, dans le journal le *Chalaco*, numéro 633, sous la date du 3 novembre dernier.

« L'amiral sera alors disposé à conclure avec le général commandant la province une convention de neutralité dans laquelle il sera stipulé que les bâtiments de guerre français auront toutes les facilités désirables pour faire des vivres, de Peau et du charbon chaque fois qu'ils se présenteront devant Acapulco.

« Les bâtiments de la station française du Pacifique s'abstiendront en conséquence de tout acte d'hostilité contre la place d'Acapulco.

« Ces conditions remplies, je renoncerais à la demande de démantèlement des forts que j'ai adressée au gouverneur. »

Diego Alvarez répondit qu'il n'avait rien de commun avec M. Ghilardi ni avec les articles envoyés par lui au *Chalaco*, ce journal n'étant pas publié au Mexique, mais au Pérou, et qu'il n'en pouvait dès lors être responsable. Quant à consentir à ce que l'escadre française s'approvisionnât dans le port d'Acapulco, il ne le pouvait sans trahir son devoir et son pays. Il se voyait donc obligé de repousser les propositions du contre-amiral.

Sur cette réponse, le contre-amiral Bouet ouvrit le feu contre les forts et contre la ville. Le bombardement, commencé le 10 à huit heures trois quarts du matin, dura presque sans interruption jusque dans la soirée du 11. Les pièces rayées de l'escadre éteignirent rapidement le feu des forts Guerrero, Iturbide et Galeana, dont l'artillerie ne produisit aucun effet, car, outre que les canons mexicains étaient mal montés, leur tir n'atteignait même pas à la moitié de la distance où se trouvait l'escadre. Dans la ville, nos bombes démolirent plusieurs maisons et occasionnèrent de graves accidents et des pertes au commerce étranger. Les Mexicains avaient eu la précaution de se retirer dans la campagne, hors de por-

tée. Le 11 au soir, deux des batteries évacuées furent enclouées par les compagnies de débarquement du *Diamant* et de la *Galatée*. Le lendemain 12, les compagnies de débarquement de la *Pallas*, de la *Cornélie* et de la *Galatée* emportaient deux autres batteries et enclouaient les pièces. Il existait un fort central; mais sa position dans la montagne, à environ trois kilomètres, au milieu de bois épais, ne permettant pas de compromettre les compagnies de débarquement en y envoyant du monde, l'amiral renonça au projet de s'emparer de ce fort, dont la possession n'eût d'ailleurs servi à rien; et l'escadre reprit la mer.

CHAPITRE XVII

Situation de l'armée française à la fin de 1862. — L'armée mexicaine. — Détails sur les forteresses de Puebla et de Mexico. — Les guerilleros.

En résumé, si les grandes opérations militaires avaient été empêchées par l'insuffisance de l'effectif et la difficulté des communications, la fin de l'année 1862 n'avait pas été stérile.

Avant l'arrivée du général Forey l'occupation française s'échelonnait sur la ligne que jalonnent la Vera-Cruz, Cordova et Orizaba. Pendant les derniers mois de 1862, elle s'étendit le long de la côte du golfe du Mexique et à l'intérieur des terres. Sur la côte, les forces françaises prirent successivement possession, au nord, de Tampico et de Soto-de-la-Marina; au sud, de Medelin, d'Alvarado et de l'île de Carmen. Dans l'intérieur, nos troupes cantonnées à Orizaba firent place à des troupes fraîchement arrivées et se portèrent à San-Augustin-del-Palmar et à San-Andrés Chalchicomula, après avoir franchi sans difficultés sérieuses les Cumbres d'Acultzingo. Palmar est à 75 kilomètres environ de Puebla et à 195 kilomètres de Mexico. San-Andrés est à peu près à pareille distance de ces deux villes.

Pendant que ce mouvement s'exécutait d'une part, d'autres corps, commandés par le général Bertier, se lançaient sur la seconde des deux routes qui relient Vera-Cruz à Puebla. Ils traversaient, pour ainsi dire au pas de course, les petits bourgs de Santa-Fé, Paso-de-Ovejas, Puente Nacional, Plan-del-Rio, et occupaient presque sans coup férir la jolie ville de Jalapa, ancienne capitale de l'État de Vera-Cruz. Quelques jours plus tard, un corps détaché quittait Jalapa, gravissait la côte sinieuse et rapide qui commence à la Banderilla, passe par San-Miguel-del-Soldado et se termine à la Roya. De là, abordant les premiers plans du grand plateau qui couronne les Cordillères, il s'enfonçait résolument dans la grande forêt de Las-Vigas, touchait à Cruz-Blanca et s'emparait du village considérable de Perote, situé à l'entrée de la plaine aride et couverte de sel qui finit à Nopalucan.

Ces mouvements rendaient les Français maîtres de la double voie de communication qui unit le grand plateau central au port de Vera-Cruz. Perote, San-Andrés et Palmar sont situés sur une ligne droite placée en dedans de ce cordon montagneux qui sépare les contrées froides des contrées tempérées et chaudes, ligne marquée par deux jalons gigantesques : le *cofre* de Perote et le pic d'Orizaba. Bien que Perote soit à 130 kilomètres de Puebla et à 250 kilomètres de Mexico, par conséquent à une distance plus grande que Palmar et San-Andrés, rien de sérieux ne pouvait empêcher les trois colonnes principales d'opérer leur jonction à Amazoc, où les deux grandes routes se confondent, et qui n'est qu'à 17 kilomètres de Puebla. Une distance de 75 kilomètres séparait les trois colonnes à leur point de départ; mais elle était si facile à franchir, et diminuait tellement à mesure que l'on avançait vers le sommet du triangle, que les trois colonnes ne couraient aucun risque d'être isolées ou coupées par les guerilleros.

Tandis que l'armée française se consolidait ainsi dans le cœur du pays, l'armée mexicaine se repliait de ville en ville, de bourgade en bourgade, pour aller se masser derrière les murs de Puebla. En se retirant, elle démantela et désarma le fort de Perote, très-peu capable d'ailleurs de se défendre contre une artillerie comme la nôtre. Elle dégradait aussi tant qu'elle put les deux grandes routes, afin de rendre notre marche difficile, surtout celle de notre artillerie et de nos équipages. Sous ce rapport, les dégâts furent considérables du côté des Cumbres.

En dehors des forces mexicaines concentrées à Puebla, il y avait encore de petits détachements d'infanterie et surtout de la cavalerie qui tenaient la campagne, même dans des endroits

assez rapprochés de nos lignes. Ainsi Tehuacan, évacué à notre approche, fut réoccupé par une troupe de guerilleros. Il en fut de même de San-Juan-Coscomatepec, petit village situé à 21 kilomètres de Cordova. A San-Martin-Tepetlarco, bourg insignifiant, les Français se montrèrent un instant, et les autorités locales s'enfuirent dans les montagnes; mais elles revinrent, sous les ordres de don Francisco Talavera, aussitôt que les derniers soldats de la France eurent disparu à l'horizon.

Les autorités de Jalapa et quelques habitants des environs s'étaient retirés, tant à Tesuitlan, petite ville commerçante, distante d'environ 40 kilomètres de Perote, qu'à Tuxpan, port situé sur le golfe, entre la Vera-Cruz et Tampico.

A la fin de l'année 1862, les Mexicains concentrèrent leurs forces à Puebla et à Mexico; l'effectif de l'armée d'orient avait été porté à 21,000 fantassins, 7,000 cavaliers et 2,000 artilleurs. Le général en chef Gonzalez Ortega était assisté des généraux Mendoza, quartier-maître, Negrete, O'Haran, Ignacio Mejia et Lamadrid; l'artillerie dirigée par le général Paz; l'ensemble des fortifications construit sous la direction de l'officier du génie Colombes. Elles se composaient de deux forts principaux, ceux de Guadalupe et de Loreto, et de sept forts secondaires, auxquels on a donné les noms de Independencia, Zaragoza, Ingenieros, Hidalgo, Morelos, Iturbide et Reforma. Le fort de Guadalupe avait des murailles épaisses de 4 mètres, entourées de fossés, et était armé de 40 canons de rempart. 100 pièces de gros calibre étaient réparties dans les autres forts, placés de manière à pouvoir croiser leurs feux. D'immenses approvisionnements avaient été amassés dans la ville, d'où, en prévision d'un siège prolongé, on avait fait sortir les bouches inutiles. Tous les couvents avaient été convertis en magasins ou en casernes.

On écrivait de Puebla, le 25 décembre :

« Le Pérou nous a envoyé sept mille fusils, débarqués le 13 courant dans le port de Guatusco. Nous comptons les recevoir ici vers le 31. On attend incessamment dans le même port la goëlette *Felicie*, partie pour le Chili, le 10 novembre, à la recherche de treize mille fusils que les Chiliens nous envoient gratis. Nous avons déjà reçu le montant de souscriptions populaires ouvertes à Santiago et à Lima, pour nous aider dans la guerre que nous fait la France. »

L'armée du centre, commandée par Comonfort, avait un effectif de 12,000 hommes sur le papier, mais elle ne se composait en réalité que des contingents de Nuevo-Léon, Conchula et Tamaulipas; le général Comonfort ne cessait de demander des contingents nouveaux aux gouverneurs d'États, et poussait activement les ouvrages fortifiés autour de la ville, consistant surtout en épaulements en terre à batteries rasantes, garnies à l'extérieur de fossés très-larges, mais peu profonds et remplis d'eau. L'eau pouvait être, au besoin, la principale ressource défensive de Mexico. La vallée dont cette capitale occupe le centre, a 72 kilomètres de long sur environ 48 de large; c'est une cuvette ovale allongée, au fond de laquelle est la ville. Non loin des murs, s'étend le lac de *Tezcuco*, qui occupe une surface de 40 kilomètres carrés, et dont le niveau est à 75 centimètres seulement au-dessous du sol de la place d'armes. Le terrain sur lequel la ville est bâtie est gorgé d'eau; on la rencontre partout en effet à une profondeur invariable de 75 centimètres. Au sud-est, et communiquant avec le Tezcuco par le canal éclusé de *Las-Vigas* qui traverse une partie de la ville, se trouve le lac de *Chalco*; celui-ci occupe une surface de 24 kilomètres carrés, et son niveau est à un mètre dix centimètres au-dessus de la place d'armes de Mexico. Au nord-est et au nord, on rencontre, d'une part, le lac de *San-Cristobal*, dont la superficie est d'environ 12 kilomètres carrés et le niveau de 3 mètres 54 centimètres plus élevé que la place d'armes, et, d'autre part, le lac de *Zumpango*, qui n'a guère que 4 kilomètres carrés de superficie, mais dont le niveau est à près de neuf mètres au-dessus de la place d'armes. Ces deux derniers ne sont séparés du lac de *Tezcuco* que par une digue dont la rupture suffirait pour exhausser son niveau d'un mètre et pour l'entraîner dans les rues de la ville, dont le sol, déjà saturé, comme nous l'avons dit, n'a aucune faculté d'absorption. Il y a plus d'un exemple de pareils accidents à Mexico, où l'on a gardé le souvenir des inondations de 1553, 1580, 1604, 1607 et 1629. Ce fut pour les prévenir que les vice-rois espagnols entreprirent autrefois ces travaux gigantesques dans lesquels des millions de peuples et des milliers d'Indiens durent être sacrifiés.

Chargé d'organiser l'armée de réserve, l'ancien ministre des affaires étrangères Doblado avait réuni environ 7,000 hommes, qu'il employait à réduire les bandes de partisans, entre autres celles de Lozada, du côté de Cepia, et de Thomas Mejia, du côté de Querétaro.

Voilà les forces que les Mexicains croyaient pouvoir opposer aux troupes de la France, mais ils comptaient principalement sur la guerre d'escarmouches et d'aventures. Favorisés par l'étendue de leurs déserts arides, par leurs montagnes abruptes et leurs forêts presque impénétrables, ils se formaient en guérillas nombreuses. Ces guérillas, pour la plupart mal armées, mais montées sur de petits chevaux agiles et infatigables, étaient commandées par des chefs qui avaient une connaissance parfaite des localités, et parmi lesquels on citait quelques jeunes gens, fils de grands propriétaires du pays, entre autres les frères Rincon Gallardo, fils du marquis de Guadalupe, Vicente Viva Palacio, et Jésus de la Serna. Cette cavalerie mobile était chargée d'épier nos mouvements, d'inquiéter nos convois, d'embarrasser nos communications, et à mesure que les récits exagérés de ses succès se répandaient dans le pays, elle se renforçait de nouvelles recrues. Cuelbar, auprès du Cerro Cimarron, avait enlevé des bestiaux et un convoi de farine, de grains et de légumes secs. Les guérillas de Coscomatepec avaient fait main basse, le 21 décembre, sur quarante mules chargées de vin et sur deux cents têtes de bétail. Une autre guérilla avait surpris et fusillé un nommé Gayaroga à Tancanesui, hacienda voisine du Tampico, où ce malheureux nous menait six cents mules.

Quelques guerilleros poussaient l'audace encore plus loin; ainsi, un nommé Manuel Gomez, qui s'était rallié et avait gagné la confiance des officiers français, fit tout à coup défection. Ce chef était sorti de Vera Cruz avec soixante chevaux, ayant mission de protéger un convoi de bétail et de provisions. A peine arrivé dans la campagne, il s'empara du convoi et se hâta de rejoindre ses compatriotes. En revanche, le nommé Trujique, chef d'une guérilla au service de Juarez, avait passé aux Français avec armes et bagages; mais à quelle utilité réelle pouvaient être de pareils auxiliaires et le genre de combats qu'ils connaissent? Il était urgent de frapper un grand coup; c'était Puebla qu'il fallait attaquer et prendre, et les retards venaient de ce qu'à deux mille lieues de distance, il avait été absolument impossible de se rendre un compte exact des obstacles.

CHAPITRE XVIII

Négociations avec l'Espagne. — Instructions données à don José de la Concha. — Sa réception par l'Empereur. — Audience accordée par Napoléon III à l'ambassadeur d'Espagne. — Projets du cabinet de Madrid. — Échange de notes entre les cabinets de Paris et de Madrid.

Pour achever l'histoire de l'expédition du Mexique pendant l'année 1862, il nous reste à mentionner d'intéressantes relations entre la France et l'Espagne. Le cabinet de Londres avait renoncé, sans aucune idée de retour, à l'exécution de la convention du 31 octobre 1861; mais celui de Madrid eût voulu revenir sur le passé. Le maréchal O'Donnell et ses collègues considéraient la convention non comme abolie et en état de rupture, mais comme en état de suspension, et ils étaient disposés à entamer des négociations pour arriver à l'accomplissement du traité, si le gouvernement en témoignait le désir. C'est dans cette vue que, le 30 juillet, le lieutenant général don José de la Concha, marquis de la Havane, fut nommé ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire près l'Empereur des Français.

Voici les instructions qu'il reçut.

Le premier secrétaire d'État à M. l'Ambassadeur de S. M. à Paris.

Madrid, 29 juillet 1862.

L'importante mission confiée à V. Exc. a pour principal objet de resserrer les liens qui doivent unir les deux peuples voisins. La reine notre souveraine veut que les relations entre l'Espagne et la France soient amicales et cordiales. Le gouvernement de la reine est disposé à entrer en conférence pour remettre en vigueur la convention du 31 octobre, qu'elle n'a jamais considérée comme rompue, mais seulement suspendue.

Dans la pensée du gouvernement de la reine, la première chose à faire serait la réunion des trois drapeaux de France,

Angleterre et Espagne sur le territoire mexicain. Si le gouvernement anglais se décidait à envoyer son drapeau avec des forces de terre et de mer suffisantes pour représenter la puissance et l'influence de cette grande nation, l'Espagne enverrait également son drapeau avec des troupes nécessaires pour le faire respecter partout où il flotterait. La deuxième condition serait d'assurer l'intégrité du territoire mexicain et de respecter l'indépendance de ses habitants, pour constituer le gouvernement le plus conforme à ses croyances, à ses habitudes et à ses besoins.

Les trois gouvernements amis et alliés appuieront les réclamations que chacun d'eux adressera au gouvernement mexicain... Dans vos relations avec le gouvernement impérial, Votre Excellence saura unir à la déférence due au pouvoir suprême d'un pays ami la dignité qui appartient au représentant de la reine d'Espagne, dont le cœur magnanime n'a que de la bienveillance pour les souverains ses alliés et amis, et un ardent amour pour l'honneur et la prospérité de la patrie.

Par ordre de la reine.

Signé, SATURNINO CALDERON-COLLANTES.

Les principales pensées contenues dans ces instructions, se retrouvent dans le discours que le marquis de la Havane adressa à Napoléon III, en présentant ses lettres de créance :

SIRE,

« J'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté Impériale les lettres qui m'accréditent comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la reine d'Espagne.

« En me confiant cette mission, la reine m'a chargé d'assurer à Votre Majesté de ses sentiments d'affection sincère ainsi que de la sympathie que lui inspire la nation française. Ces sentiments sont partagés par le peuple espagnol, qui sait apprécier, ainsi que sa souveraine, l'intérêt que Votre Majesté et le peuple français ont témoigné à plusieurs reprises pour la gloire et la prospérité de l'Espagne.

« La reine, mon auguste souveraine, dont le vif désir est de conserver entre l'Espagne et la France ces relations de confiance réciproque, sera toujours heureuse de voir resserrer les liens qui doivent unir les deux peuples.

« Mon ambition est de parvenir, par mon zèle et ma sollicitude dans l'accomplissement de cette haute mission, à mériter la bienveillance et l'estime de Votre Majesté.

« Interprète de ma souveraine, je vous prie, sire, d'accepter, dans cette occasion, les vœux qu'elle forme pour le bonheur de Votre Majesté, celui de l'Impératrice, du Prince impérial, et pour la prospérité de la France. »

L'Empereur répondit :

« MONSIEUR L'AMBASSADEUR,

« Depuis mon avènement au trône, je n'ai négligé, vous ne l'ignorez pas, aucune occasion de témoigner à la reine d'Espagne ma vive sympathie, comme à la nation espagnole ma profonde estime. J'ai donc été aussi surpris qu'affligé de la divergence d'opinion survenue entre nos deux gouvernements. Quoi qu'il en soit, le choix que vient de faire la reine, pour la représenter, d'un homme si connu par la loyauté et la noblesse de ses sentiments, me fait espérer une appréciation impartiale des événements qui ont eu lieu. Vous trouverez auprès de moi l'accueil dont vous êtes digne. Je vous sais, en effet, animé pour la France des mêmes sentiments que votre prédécesseur, qui a laissé parmi nous les meilleurs souvenirs. J'apprécie, n'en doutez pas, les intentions conciliantes qui vous ont fait accepter une mission dans des circonstances délicates. Il ne dépend que de la reine d'Espagne, vous pouvez en donner l'assurance, d'avoir toujours en moi un allié sincère et de conserver au peuple espagnol un ami loyal qui souhaite sa grandeur et sa prospérité. »

Le cabinet de Madrid trouva que, sous les formes courtoises de ces paroles perçait un mécontentement dont il se plaignit. Après un échange de notes diplomatiques, le marquis de la Havane sollicita et obtint une audience de l'Empereur. Il fut reçu à Saint-Cloud, le 29 août, et Napoléon III, qui connaissait l'objet de l'audience, entra sur-le-champ en matière. « Je suis, dit-il, très-surpris de l'impression produite en Espagne par mon discours et des interprétations qui lui ont été données; j'affirme

qu'elles sont de tout point sans fondement, mais trois mots suffisent pour faire perdre un homme. »

L'Empereur rappela la conduite qu'il n'avait cessé de tenir vis-à-vis de l'Espagne depuis son avènement. Reconnaissant qu'il était de l'intérêt de la France de maintenir une bonne amitié avec l'Espagne, il avait dès son avènement au trône jugé d'autant plus nécessaire de démontrer par des faits sa ferme résolution à cet égard, que la dynastie antérieure avait été unie par des liens de famille à la reine Isabelle. L'Empereur cita les diverses circonstances où il avait donné des preuves de ses intentions : « Quand des flibustiers menaçaient Cuba, ajouta-t-il, j'ai fait des démarches à Londres et à Washington pour que, par une triple déclaration, on garantît à l'Espagne la possession de cette île. Lorsque les hostilités ont éclaté entre l'Espagne et le Maroc, le gouvernement impérial a déclaré à l'Angleterre que ni la guerre, ni les vues que pourrait avoir l'Espagne, ne contrariaient la politique française. Je n'ai pas caché mes sympathies pour le triomphe des armées espagnoles, et j'ai donné l'ordre que l'administration de la guerre fournit tout ce dont le gouvernement espagnol pourrait avoir besoin. Bien des personnes d'une haute position politique étaient d'avis qu'on laissât sans solution et que l'on réservât pour l'éventualité à venir la question de la dette de 1823. Animé d'un esprit de conciliation et constant dans mes vues, j'ai résolu cette question à l'avantage notable des intérêts espagnols; je me suis efforcé en tout de les mener à terme, pour qu'on ne pût jamais supposer que je me réservais une raison de mésintelligence avec l'Espagne.

« Suivant toujours une politique favorable à l'Espagne, j'ai pris une part active à la question du Mexique, question à laquelle l'Espagne avait plus d'insultes à venger et plus d'intérêts à sauvegarder que la France; pour cette raison, et afin que l'Espagne jouât le rôle principal, j'ai envoyé un nombre de troupes inférieur au chiffre de l'armée espagnole, et bien que plus tard j'aie augmenté le nombre des troupes françaises au Mexique, j'en ai confié le commandement à un général de grade inférieur à celui du général Prim. C'est en témoignage de cette politique constamment favorable à l'Espagne que l'on n'avait pas donné de nouvelles instructions au général Lorencez, on lui avait seulement confirmé celles données à M. de la Gravière, chargé toujours d'agir de concert et de suivre les indications du général espagnol tant qu'elles ne seraient pas contraires à la dignité de la France.

« C'est pour cette raison que je n'ai pas approuvé la convention de la Soledad, qui a donné le temps à l'arrivée d'Almonte, avant que la situation du pays n'eût changé.

« Je ne m'étonne pas que la politique de l'Espagne ait été, dans cette question, comme elle paraît l'être en d'autres, différente de celle de la France. Mais j'avais pensé qu'à l'égard de la question mexicaine, la politique des deux nations était au fond la même. Je l'avais pensé dès le principe, l'accord des deux gouvernements ayant été si parfait dans les incidents des négociations qui avaient précédé l'action commune des trois puissances. »

L'Empereur termina, en protestant de son constant désir de maintenir et fonder la bonne amitié entre les deux nations, ainsi que du plaisir qu'il éprouvait à voir l'Espagne dans les mêmes dispositions, et autorisa don José Concha à soumettre à M. Thouvenel le compte rendu de cette audience avant de l'envoyer au gouvernement espagnol.

L'ambassadeur se hâta d'expédier ce compte-rendu à M. Calderon Collantes, qui répondit par quelques lignes seulement :

Le ministre des affaires étrangères à l'ambassadeur d'Espagne, à Paris.

Madrid, 10 septembre 1862.

La noblesse et l'élevation avec lesquelles Sa Majesté Impériale s'est exprimée vis-à-vis de Votre Excellence, dans le but de convaincre le gouvernement des sentiments amicaux qu'il professe pour la reine et pour le peuple espagnol, contribueront à resserrer chaque jour davantage les relations que vous avez la mission importante de cultiver avec votre zèle bien connu.

Signé : C. COLLANTES.

Renouveler le pacte du 31 octobre 1861, coopérer à l'expédition mexicaine, tel était le rêve du gouvernement espagnol, qui le formula dans cette note :

Note verbale remise au ministre des affaires étrangères par S. Exc. M. le marquis de la Havane, ambassadeur d'Espagne à Paris.

Octobre 1862.

Le gouvernement de Sa Majesté Catholique a déclaré à plusieurs reprises qu'il ne considérait pas la convention de Londres du 31 octobre 1861 comme annulée, mais seulement comme en suspens, et qu'à son avis elle pouvait être remise en vigueur par l'accord des puissances qui l'avaient signée.

Le but de la convention était d'obtenir les satisfactions dues aux offenses faites aux gouvernements contractants, des indemnités pour les préjudices éprouvés par leurs sujets, et, autant que possible, la garantie que de pareils faits ne se renouveleraient pas à l'avenir.

Aucun de ces résultats n'a encore été obtenu; le désaccord survenu entre les plénipotentiaires et parmi les chefs de l'expédition en arrêta la marche, juste au moment où elle paraissait devoir atteindre le but que les puissances s'étaient proposées.

Depuis lors le gouvernement français poursuit seul sa tâche. Il triomphera sans le moindre doute des résistances armées qu'il pourra rencontrer; toutefois il est à craindre que des obstacles d'une autre nature l'empêchent de faire entrer la République mexicaine dans une situation solide et stable qui, en assurant l'ordre dans l'intérieur, présenterait à l'extérieur la garantie de l'exécution des engagements pris par son gouvernement; car celui-ci, nonobstant toute la liberté laissée au pays pour se constituer, pourrait être considéré comme imposé par la France.

L'action commune stipulée par la convention de Londres aurait évité ce grave inconvénient, vu que les trois puissances signataires s'étaient engagées, d'une part, à s'abstenir de toute intervention dans les affaires intérieures du Mexique pouvant porter atteinte au droit de la nation mexicaine à choisir la forme de gouvernement qui lui conviendrait, et, de l'autre, à ne pas rechercher pour elles-mêmes des acquisitions territoriales, ni des avantages spéciaux.

Prenant pour point de départ l'existence du traité de Londres, les puissances contractantes auraient à fixer les réclamations qu'elles ont à faire valoir devant le gouvernement mexicain, et les garanties que celui-ci aurait à donner pour assurer l'exécution de ses engagements et pour éviter la reproduction des offenses antérieures. Il est évident d'ailleurs que, si les gouvernements alliés doivent rester libres de décider des réclamations qu'ils jugeront devoir soutenir, il serait néanmoins convenable de ne pas mettre le Mexique dans l'impossibilité de s'acquitter des engagements qu'il aurait contractés. Ce ne serait, du reste, que s'en tenir à l'esprit de la convention de Londres, qui n'a pas été signée pour étouffer la nationalité mexicaine, mais bien au contraire pour l'aider à se relever de l'état d'anarchie où le pays se trouve plongé depuis si longtemps.

Cela suffit pour expliquer la pensée du gouvernement de Sa Majesté Catholique; cependant il n'est pas inutile d'ajouter que si, pour obtenir les résultats indiqués, l'occupation temporaire de la capitale de la République ou d'autres points du territoire était jugée nécessaire, le gouvernement de la reine se trouverait prêt à entrer dans un accord spécial ayant pour but de fixer les forces que chaque puissance aurait à y envoyer, et les postes qu'elles devraient occuper.

Dans cet ordre d'idées, le gouvernement de Sa Majesté Catholique est disposé à prendre part à de nouvelles conférences destinées à poursuivre le but que les trois puissances s'étaient proposé par la convention du 31 octobre dernier.

Le gouvernement de l'Empereur, s'il partage cette manière de voir, pourrait en faire l'ouverture au cabinet de Sa Majesté Britannique.

M. Drouyn de Lhuys, qui venait de succéder à M. Thouvenel, eut avec don José Concha deux conférences, qu'il a racontées dans les dépêches officielles des 24 et 31 octobre :

L'ambassadeur de S. M. à Paris, au ministre des affaires étrangères,

Paris, le 24 octobre 1862.

J'ai soumis à M. Drouyn de Lhuys un memorandum énonçant les conditions auxquelles l'Espagne renouvellerait la conven-